

Northrop Frye

FOREWORD

[La traduction française de ce texte suit l'original.]

In the course of this fascinating dialogue Mr. Scott quotes Robert Frost as saying that “the poetry” is what is lost in translation, adding that he does not think this the whole truth. As a result of reading what follows, I have become convinced that it is the opposite of the truth, and that “the poetry” is precisely what, given exceptionally favorable conditions like these, can be translated. What cannot be translated are the linguistic accidents, such as the sound-patterns that a language makes or the nuances of meaning peculiar to it, like the difference between *rêve* and *songe* in French which has not counterpart in English. Even the sound-pattern, as Mme Lapointe points out, may vary from one reader to another within the same language: consider, for example, the difference between a British and a North American reading of this line from Spencer’s *Faerie Queene*:

The willow worn of forlorn paramours.

Meaning is derived from context, and there are two contexts for verbal meaning: the context of literature and the context of ordinary explicit or intentional discourse. When we first read a concentrated and difficult poem, we first try to grasp its explicit meaning, or the prose sense of what it says. We often call this the “literal” meaning, but actually it is a translation of the poem into a different verbal context, and is not what the poem really means at all. Gerard Manley Hopkins draws a distinction between a poet’s “overthought” or explicit meaning, and his “underthought”, or the meaning given by the progression of images and metaphors. But it is the “underthought” that is the real poetic meaning, and the explicit meaning must conform to it. Mr. Scott went directly to the real meaning, the imagistic and metaphorical meaning, of what he was translating: this caused Mlle Hébert to think long and deeply about the real meaning of her poem, and so the whole conversation is carried on within the proper context of meaning. There have been many arguments over whether a translation should be slavishly literal or faithful only the general spirit of the original, but these arguments are usually based on the wrong kind of meaning. Of course the translation of any poem worth translating should be as literal as the language will allow, but it should be a literal rendering of the real and not of the superficial meaning. Every one of Mr. Scott’s

FOREWORD

improvements in a step toward a more literal rendering in this sense. Further, Mr. Scott's original version was not the result of any lack of understanding of French: a French reader too might very well read "j'ai mon cœur au poing" with the image of "I hold my heart in my clenched hand" in his mind. We thus see that a translation, when thorough enough, may be a critical elucidation of its original as well as a translation.

We hear much less than we used to do about the wilful obscurity of modern poets and their lack of concern to make their meaning plain to the ordinary reader. This is, of course, also an assumption based on ignorance of what genuine poetic meaning is. In what follows we see how a fine poet struggles to make her meaning precise and lucid to the last syllable, first on the largely instinctive level of her poetic skill, and then on a more conscious level as she confronts the translation. Mr. Scott consolidates the result into English, and it is clear that without the stimulus of the other language, Mlle Hébert would never have discovered so much about her own meaning. Translation here becomes a creative achievement in communication, not merely a necessary evil or removal of barriers. One can hardly learn more in less compass about the kind of craftsmanship that goes into the making of poetry than is given in these few pages.

Source : Hébert, Anne et Frank Scott, *Dialogue sur la traduction. À propos du Tombeau des rois*, Montréal, HMH, coll. «Sur parole», 1970, pp.11-14.

PRÉFACE

[Traduction de Jean Simard]

Au cours de ce captivant dialogue, Frank Scott cite Robert Frost, lequel prétendait que «la poésie» est ce qui se perd, dans une traduction; et il ajoute ne pas croire, pour sa part, que ce soit là toute la vérité. Après avoir lu le présent ouvrage, j'en suis arrivé à la conviction que c'est même le contraire de la vérité, et que «la poésie» – présentée dans une lumière exceptionnellement favorable, comme c'est ici le cas – est précisément ce qui peut être traduit. Ce qui ne saurait l'être, ce sont les caprices linguistiques, la musicalité intrinsèque d'une langue ou les nuances de signification qui lui sont particulières : ainsi, la différence entre «rêve» et «songe», en français, qui n'a point d'équivalent en anglais. Et comme le fait remarquer Jeanne Lapointe, il n'est pas jusqu'à la musicalité elle-même qui ne varie d'un lecteur à l'autre, même au sein d'une langue commune : pensez seulement aux divergences d'intonation d'un Britannique et d'un Nord-Américain récitant ce vers de la *Faerie Queene* de Spencer :

The willow worn of forlorn paramours.

La signification émane du contexte, et la signification verbale ressortit à un double contexte : le contexte littéraire et celui du langage courant, clairement formulé. À la première lecture d'un poème difficile et condensé, on tente de prime abord d'en saisir la signification explicite : si vous voulez, la traduction en prose de ce qu'il dit. On parlera souvent alors du sens «littéral» d'un poème, quand il s'agit en réalité de sa transposition dans un contexte verbal différent, ne correspondant plus en rien à sa vérité première. Gerard Manley Hopkins établit une distinction entre le «sens apparent» (overthought) d'un poème, ou sa signification littérale, et son «sens profond» (underthought), ou cette signification interne qui naît peu à peu de la progression des images et des métaphores. C'est évidemment à ce niveau que réside la véritable signification poétique, à laquelle devra se subordonner la signification purement explicite. Frank Scott s'est porté d'emblée vers l'essentiel de ce qu'il traduisait : l'univers des images et des métaphores. Ce qui a amené Anne Hébert à beaucoup et profondément réfléchir sur le sens réel de son poème. Aussi leur conversation tout entière se déroule-t-elle dans le cadre on ne peut plus opportun de la signification. On a beaucoup ergoté pour savoir

PRÉFACE

si une traduction devrait être servilement littérale ou fidèle seulement à l'esprit du texte original, mais de tels débats sont fondés le plus souvent sur un malentendu. Il est évident que la traduction de tout œuvre poétique méritant d'être traduite se doit d'être aussi exacte que le permettront les ressources du langage; mais il devra s'agir alors de la traduction de la signification profonde de l'œuvre, et non de son aspect superficiel. Toutes les modifications apportées par Frank Scott visent à une interprétation plus «littérale», mais dans le sens que je viens d'indiquer. D'ailleurs, certaines expressions utilisées dans la première version ne venaient pas d'une connaissance insuffisante de la langue française : un lecteur francophone pourrait, tout aussi bien, lire «j'ai mon cœur au poing» en y voyant l'image exprimée par «I hold my heart in my clenched hand». Ainsi voit-on qu'une traduction, quand elle est de qualité, peut devenir une élucidation critique du texte initial, en même temps qu'une équivalence.

On entend beaucoup moins parler qu'autrefois de l'obscurité «voulue» des poètes modernes, et du peu de mal qu'ils se donnent pour être compris par le lecteur ordinaire. Il s'agissait encore là, bien sûr, d'un préjugé basé sur l'ignorance de ce qu'est la vraie signification poétique. Dans cet ouvrage, on verra comment une excellente poétesse s'acharne, jusque dans les moindres syllabes, à préciser et élucider son propos : d'abord au niveau, en grande partie instinctif, de son talent poétique; ensuite à un niveau plus conscient, où elle affronte la traduction. Frank Scott cristallise le tout en anglais et il est clair que sans l'incitation de l'autre langue, Anne Hébert n'aurait jamais découvert tant de signification à son propre poème. C'est en pareil cas que la traduction devient œuvre de création, au plan de la communication, et non plus seulement un mal nécessaire ou la suppression d'une barrière. Il est difficile d'apprendre plus, et en moins de pages, sur le «métier» qui entre dans la fabrication d'un poème, qu'on ne le fait ici.

Source : Hébert, Anne et Frank Scott, *Dialogue sur la traduction. À propos du Tombeau des rois*, Montréal, HMH, coll. «Sur parole», 1970, pp.17-21.